

à ses excellentes mesures. Ses ordres du jour, dont les minutes sont aux Archives, et dont beaucoup ont été publiés dans les journaux du temps, sont de véritables modèles de bon sens, de concision, de patriotisme et de raison. Constamment il recommandait l'union, la concorde entre les citoyens; il réprouvait l'emploi de la force, le vain étalage des pi-ques et des balonnets; il fait appel aux sentiments de justice et de fraternité. En lisant ces pièces, qui ont leur importance historique, on prend le général des sections parisiennes une idée tout autre que celle qui nous est donnée par les pamphlets. Malheureusement, notre cadre ne nous permet pas d'en présenter ici des extraits.

Lors de l'affaire des hébertistes, Hanriot, qui était attaché au parti de la Commune, ne parut pas cependant disposé à appuyer ses amis. Toutefois, il fut quelque peu compromis, du moins les réacteurs voulurent l'envelopper dans la proscription. Mais Robespierre, tout-puissant alors, le couvrit de sa protection. Depuis ce moment, son rôle révolutionnaire s'amoindrit considérablement. Il n'en fut plus que l'instrument passif du comité de Salut public et Robespierre.

Au 9 thermidor, il embrassa le parti de ce dernier, mais la garde nationale et les sections étaient fort divisées. Toutefois, Hanriot n'hésita pas à se jeter dans le parti de la résistance, et, malgré tout ce qu'on a raconté de sa prétendue fermeté et de son incapacité, il parait avoir fait tout ce qu'il était possible de faire en de telles circonstances. Peut-être manqua-t-il du coup d'éclat et de la promptitude d'esprit qui eussent assurés le succès; mais, dans tous les cas, il ne manqua pas de dévouement à son parti, et il se sacrifia lui-même. A la nouvelle de l'arrestation de Robespierre et de ses amis, il monta à cheval avec ses aides de camp, prit les ordres de la Commune (éprouvés et votés à la section de Robespierre), convoqua les canonniers, la gendarmierie, les légions, fit battre partout la générale et fermer les barrières, expédia des ordres de tous côtés, le tout en moins d'une heure. Mais, comme on le sait, le peuple de Paris ne se montra que médiocrement disposé à se soulever contre la Convention. Hanriot, suivi d'une faible escorte, se dirigea vers les Tuileries, afin de délivrer les députés décrétés, et qui étaient détenus au comité de Salut public. Mais, comme on le sait, il ne réussit pas à pénétrer dans le comité, et il se sacrifia lui-même. On a raconté que Coffinhal, qui fut accusé sans hostilité par la force armée massée devant les Tuileries, mais ne réussit pas à entraîner contre l'assemblée, et ne parait pas même avoir fait de grands efforts pour cela. D'ailleurs, mandé à la Commune par le comité d'exécution, il s'y rendit sur-le-champ. On sait que, par suite des hésitations de Robespierre, la Convention, un moment menacée, réussit bientôt l'offensive et triompha des révoltes. Frappé comme ses amis d'un décret de mise hors la loi, Hanriot lutta corps à corps à l'hôtel de ville contre les forces conventionnelles, fut blessé, et finit par se réfugier dans une cour isolée de la maison commune, où il fut découvert et arrêté quelques heures plus tard.

On a raconté que Coffinhal, attribuant l'insuccès à ses mauvaises mesures et à son état d'ivresse prétendue, l'aurait jeté par une fenêtre, et que le malheureux se serait ensuité entraîné dans un égout, d'où il aurait été tiré par un agent de la police. L'acte de Coffinhal, nous avons déjà rapporté cette légende pour la démentir. C'est une de ces mille histoires mensongères et qui n'en sont pas moins, en quelque sorte, consacrées dans la tradition populaire. Le procès-verbal de l'arrestation d'Hanriot, dressé par les agents du comité de Salut générale, et qu'on trouve à la suite du rapport de Courtois (*Papiers trouvés chez Robespierre*), ce procès-verbal ne dit pas un mot de cette circonstance, assez caractéristique cependant. Cela a été raconté à l'époque, il est vrai, mais sur des ouï-dire sans consistance, aucun témoignage n'étant apporté à l'appui. Il est vraisemblable que si Hanriot eût été précipité, comme on le veut, d'une fenêtre du troisième étage, on n'aurait pas eu besoin de l'envoyer à l'échafaud. Les agents le trouveront, non dans un égout, mais dans une arrière-cour de l'hôtel de ville, blessé, mais debout encore, et nullement dans l'état où se serait trouvé le malheureux qui aurait fait une pareille chute, à laquelle, répétons-le, ces agents ne font pas la moindre allusion. Il est bien difficile de croire qu'ils n'en eussent rien connu. Et si ces témoignages oculaires, rien su, qui donc a vu, qui donc a raconté?

Le malheureux commandant général était hors la loi; après la reconnaissance de son identité, il fut conduit à l'échafaud dans la journée, en même temps que Robespierre, sans Just, Couthon, etc. Il n'avait que trente-trois ans.

HANS s. m. (an-se; à asp.). Anc. comm. Nom que l'on donnait à de grandes maisons où les marchands français qui trafiquaient dans le Levant pouvaient se retirer avec leur suite : *Les Français avaient autrefois des Hans privilégiés à Sidé, à Alep et à Alexandrie, en vertu des traités conclus avec la Tur-*

HANS-LE-GRAND, village et comm. de France (Marne), canton, arrond. et à 13 kilom. de Sainte-Menehould; 422 hab. L'église, qui date en grande partie du XIII^e siècle, mérite l'attention des archéologues. Les sculptures des chapiteaux sont très-curieuses. On y remarque surtout de délicieuses arcatures ogivales du XIII^e siècle. Château de la famille du Val de Dampierre.

HANSA, dans la mythologie indienne, oiseau dont les poètes font la monture de Brahma. Les uns croient que c'est l'oise, les autres le cygne. A la cour d'Indra, roi du ciel, il y a des oiseaux merveilleux, appelés *hansa*, qui ont une parole douce et flatteuse et un chant harmonieux.

HANSART s. m. (an-sar; à asp.). Agric. Espèce de serpe dont on se sert en Normandie.

HANS s. f. (an-se; à asp.). — de l'anc. haut allem. *hansa*, compagnie). Hist. Ligue d'un certain nombre de villes de l'Europe centrale, durant le moyen âge. En France, durant le moyen âge, Corporation de métiers. || On écrit moins bien ANSE.

— Techn. Corps d'épingle sans tête. || *Coupeur de hanses*, Ouvrier qui divise les bouts de fil de laiton destinés à faire des boutons. || On écrit aussi ANSE.

— Encycl. Hist. *Hanse allemande*. On nomme ainsi la célèbre ligue offensive et défensive, politique et commerciale, qui, pendant quatre siècles, unit en un puissant faisceau les principales villes de l'Europe centrale, et contribua non moins que la philosophie, les sciences et les arts, à l'affranchissement des peuples modernes et au progrès général de la civilisation. Malgré ses fautes, dues aux excès de son ambition, la *Hanse* a laissé une trace lumineuse dans les ténèbres sanglantes du moyen âge. Aussi mérite-t-elle une place glorieuse dans l'histoire, et c'est avec un profond sentiment de respect que nous allons esquisser le tableau de son laborieux enfantement, de son merveilleux développement, de ses splendeurs, de ses misères, de sa chute ou plutôt de sa fusion avec les éléments généraux qui ont constitué les nationalités modernes; car, dit-on, tout de suite à son honneur, elle n'est pas tombée; elle s'est dissoute elle-même, comme une institution devenue superflue, dès que les besoins de protection auxquels elle répondait eurent cessé d'exister.

Il en est des origines de la ligue hanséatique comme des sources du Nil, qui se débordent à l'exploration des voyageurs. On connaît mieux le cours du fleuve et de ses affluents. L'infatigable patience des érudits allemands, Barthold, Sartorius, Lappenberg, entre autres, s'est usée infructueusement dans la recherche de documents authentiques qui attestassent d'une manière positive la constitution primitive de la *Hanse* et de ses premiers établissements. A cette absence de preuves certaines, il y a une raison toute simple, c'est que la ligue, faible et restreinte à son début, envahie, d'ailleurs, d'ennemis puissants, devait s'entourer de mystères et ne laisser aucune trace de ses délibérations, mais de quelle pensée était-elle née et à quel besoin répondait cette ligue? Pour résoudre ces deux questions, il faut d'abord se faire une idée juste de la situation politique et économique de l'Allemagne au temps de l'anarchie féodale. Chaque institution, dans le monde politique et moral, comme chaque plante dans le monde physique, naît à son temps et à son heure, et selon les conditions climatiques qui lui sont favorables. Placez deux hommes en face d'un danger commun et la ligue naît. Le péril passé, chacun se hâtera de reprendre son indépendance. C'est que la sécurité divise autant que le danger rapproche. Toute la raison de la ligue hanséatique est dans ces deux mots.

La *Hanse* avait ses racines dans les libertés municipales, dans les corporations industrielles et dans les guildes bourgeoises des premiers siècles, sortes d'associations volontaires dont la *Hanse* n'a été que l'extension et le développement. De tout temps, dans l'Athènes antique et dans ses colonies, de même qu'au moyen âge à Milan et à Florence, à Gand et à Bruges, à Cologne et à Strasbourg, les cités commerçantes ont été le refuge de la liberté. L'isolement de l'homme fait sa faiblesse, tandis qu'en se rapprochant les énergies individuelles se multiplient, pour ainsi dire, plus qu'elles ne s'additionnent; mais, jusqu'au XI^e siècle, dans l'Europe centrale, dans la basse Allemagne surtout, les villes furent rares. Au début germanique, avant qu'il fût modifié par la civilisation, il répugnait de s'enfermer entre d'étroites murailles et de subir le joug salulaire des conventions sociales. Seules, les contrées australes romaines, l'Italie et les régions rhénanes et danubiennes avaient conservé quelques vestiges de ces premiers municipalités, qui autrefois avaient eu la consistance de petits empires au milieu du grand empire romain. Dans toute la partie septentrionale restée indomptée, jusqu'à Charlemagne, la population, qui s'addoimait exclusivement aux occupations agricoles vivait dans des villages ouverts ou se disséminait dans des fermes isolées. Pour attirer les Saxons dans l'orbite de son empire, le grand organisateur fondit ses évêchés de Faderborn, de

Brême, de Munster, d'Osnabrück, de Murden, de Verden, d'Hildesheim et d'Halberstadt, qu'il enrichit de dîmes et de privilèges et protégea par des fortresses. Toutefois, ce serait à tort de croire que Charlemagne favorisât les libertés communales. Il avait à un trop haut degré l'instinct de la domination et de l'unité, pour livrer à elles-mêmes ses propres créations. Tout règlement pour tout s'assujettir était sa devise. Les guildes saxonnes lui portaient ombrage, et il fit tous ses efforts pour les dissoudre. Le véritable fondateur des villes allemandes, ce fut Henri l'Oiseleur, de la maison de Saxe, dont la politique, habilement continuée par son glorieux fils, Otton le Grand, fonda, dans un pays livré au désordre de l'anarchie, les premières institutions durables. Dans leurs conflits sans cesse renaissantes avec les ducs et les autres grands vassaux de l'empire, les monarques recueillirent le fruit de leurs œuvres, et trouvèrent un solide appui dans les communes urbaines. C'est au concours des cités de Mayence, de Worms, de Ratisbonne, de Wurzburg et ailleurs, que se développèrent les premières républiques, les Saxons et leurs propres fils Rodolphe, instrument insensé d'un clergé ambitieux. Au XI^e siècle, les cités étaient devenues déjà si puissantes qu'elles ne devaient pas tarder à entrer comme élément politique dans la constitution des Etats.

Le XI^e siècle vit naître une foule d'autres villes, Halle, Landau, Landshut, Newmark, Weimar, Munich, Fribourg, Berne, Straubingen, etc., etc. D'autres localités devinrent plus tard célèbres, telles que Leipzig, Fribourg et Werben, obtinrent le droit de cité. Dans ce siècle, remarquable par l'émancipation des communes en France et en Allemagne, certains princes, et avec eux quelques seigneurs, se montrèrent moins intéressés au développement des villes, dont les franchises s'étaient pas obtenues gratuitement. Les seigneurs, qui les accablèrent de redevances, se créèrent ainsi des sources de revenus, et furent les auteurs du mécontentement et des crises de guerres sanglantes. C'est à prix d'argent et au moyen de sacrifices énormes que les guildes de marchands obtinrent le droit de nommer leurs aïeux et de régler leurs propres affaires. Toujours contestés, souvent menacés, les privilèges des corporations furent sombrés, si, en se coalisant et en généralisant leurs associations, les gens des communes n'étaient parvenus à opposer à leurs ennemis naturels une plus forte résistance. Cette ligue était d'autant plus nécessaire que le pouvoir central, dans la main des Hohenstaufen, penchait plutôt du côté de la noblesse que du côté de la bourgeoisie naissante. Exaspéré par les formidables lutes qu'il avait à soutenir contre les grandes communes italiennes, Frédéric Barberousse avait pris en haine les cités mêmes, et nous verrons les cités mêmes opposer à leurs ennemis naturels une plus forte résistance. Cette ligue était d'autant plus nécessaire que le pouvoir central, dans la main des Hohenstaufen, penchait plutôt du côté de la noblesse que du côté de la bourgeoisie naissante. Exaspéré par les formidables lutes qu'il avait à soutenir contre les grandes communes italiennes, Frédéric Barberousse avait pris en haine les cités mêmes, et nous verrons les cités mêmes opposer à leurs ennemis naturels une plus forte résistance.

Dependant, en dépit des vicissitudes politiques de l'empire, l'industrie et le commerce se développaient à l'ombre des cités. Chacun sait que, dans le bouleversement de l'empire romain, le commerce s'était réfugié sur les côtes de l'Adriatique et de la Méditerranée. De là, après l'expulsion des Hongrois et des Lombards, il s'étendit aux villes de la haute Italie, qui devinrent, en outre, de grands ateliers de production. Infortunés, chaque institution, dans le monde politique et moral, comme chaque plante dans le monde physique, naît à son temps et à son heure, et selon les conditions climatiques qui lui sont favorables. Placez deux hommes en face d'un danger commun et la ligue naît. Le péril passé, chacun se hâtera de reprendre son indépendance. C'est que la sécurité divise autant que le danger rapproche. Toute la raison de la ligue hanséatique est dans ces deux mots.

Le tissage de la laine, d'origine néerlandaise, s'établissant en Saxe. On découvrait les mines du Harz, des filons d'argent en Misnie, des salines à Lunebourg. Worms, Augsburg, Nuremberg devenaient d'immenses ateliers de fabrication. Mais les conditions du commerce de l'Inde, de la Chine, de la Sicile, de moins très-précieuses. Ils avaient trois sortes d'ennemis : les brigands, qui infestaient les grandes routes; les pirates, qui désolaient les mers, et les seigneurs féodaux, autres brigands moins armés, qui s'opposaient à leurs progrès, dont les repaires, échelonnés sur les hauteurs, le long des fleuves et des routes fréquentées, entraient les communications. Entre l'oppression féodale et l'essor commercial, il y avait incompatibilité absolue et guerre permanente. Les burgraves (et parmi eux les évêques féodaux, qui n'étaient pas sans leurs rapaces), les burgraves que ne contentait plus la main d'un Henri ou d'un Otton, étaient sans mesure le taux des redevances et des péages, et les percevaient sans pitié, quand ils ne conquisaient pas des cargaisons tout entières. En pleine route vers

la civilisation, le génie humain était condamné à rebrousser chemin et à retourner à la barbarie ou bien à briser violemment les entraves qui s'opposaient à sa marche. En l'absence de tout pouvoir supérieur et tutélaire qui les protégeait, les communes, les guildes marchandes et les corporations industrielles devaient aviser à se protéger elles-mêmes, en invoquant le principe puissant de l'association.

Le trait caractéristique de la dynastie des Hohenstaufen, c'est une tendance marquée à s'unir avec la noblesse, pour étouffer dans la bourgeoisie toutes les aspirations à la liberté. Au sommet de l'empire, des monarques abdiquant leurs fonctions de hauts justiciers, c'est-à-dire lâchant la proie pour l'ombrelle ou poursuivant le rêve d'une sorte d'aristocratie orientale; à côté, un clergé non moins ambitieux et, de plus, intolérant, cupide et parfois féroce; au-dessous, une tonle de petits tyrannaux qui, à la faveur des intrigues et des querelles du sacerdoce, s'élevaient rendus indépendants; plus bas, des populations impuissantes et laborieuses, servies dans les campagnes, libres ou se disant telles dans les villes, mais sous le bon plaisir du seigneur laïque ou clercal, tel était l'aspect général des choses vers le milieu du XIII^e siècle, lorsqu'il se produisit, futile en apparence, mit aux prises le prince-archevêque de Mayence et ses paisibles sujets. Il s'agissait d'un nouveau droit de péage sur le Rhin et d'une nouvelle forteresse à créer, qui en entrant dans la navigation impo- sible. L'archevêque, pour enlever aux cités le droit qu'elles avaient en jus- qu'aux rois de nommer leurs magistrats. Jamais chef d'Etat ne fut plus mal inspiré. Ce qu'il frappait, c'était ses amis les plus sûrs. Il dut le regretter plus tard, quand il vit s'élever contre lui tous les grands de l'empire, ameutés par les intrigues de la cour romaine, et les villes seules rester fidèles à sa mauvaise fortune.

Dans la catastrophe où s'abîma la dynastie des Hohenstaufen, la bourgeoisie seule sut une politique vraiment nationale. L'anarchie de douze ans (1246-1257), qui ébranla les fondements de l'empire, raffermi, au contraire, les libertés municipales en surexcitant l'énergie de la bourgeoisie. On vit alors des bourgeois orgueilleux prendre des décisions souveraines, armer les citoyens, construire des fortresses, lever des subsides, rendre des décrets et, mieux encore, les faire exécuter. Mais ce n'est pas tout. L'isolement des villes les aurait livrés sans défense aux vengeances des seigneurs. L'union les sauva. Les grandes communes italiennes leur avaient donné l'exemple. Le triomphe de la ligue lombarde, au siècle précédent, avait eu un grand retentissement. Mais, c'est ici qu'éclata la différence entre le génie tenace de l'Allemagne et le génie mobile de l'Italie, la ligue allemande fut plus serrée et revêtit un caractère plus durable que le premier. Après la victoire de Liesebano, les cités italiennes avaient commis l'irréparable faute de rompre leur alliance et de groyer les uns contre les autres. Leurs initiatives eurent le bon sens d'asseoir leur union sur des bases plus larges, d'imposer silence aux prétentions locales, d'instituer un tribunal supérieur et permanent pour étouffer ou juger les conflits, et enfin de persévérer, à chaque occasion, les needs qui les unissaient. Aussi, tandis que la ligue lombarde n'avait duré que neuf ans, la ligue hanséatique dura quatre siècles, et ne se rompit que lorsque les tendances à l'unité nationale eurent une meilleure constitution politique l'eurent rendue aussi impossible qu'elle était devenue inutile.

Nous venons d'indiquer les origines et les causes de la *Hanse*. Si, maintenant, l'on en cherche le berceau, on le trouvera un peu partout. Outre la confédération du Rhin, qui n'était qu'une ébauche, on avait déjà vu l'union de simples marchands, puis des corporations, et enfin l'exclusion de la mesure redoublée, surtout au temps prospère où le nom d'hanséate valait crédit et fortune, car elle pouvait entraîner la ruine des dissidents.

Quant à la constitution des assemblées, au nombre des députés, à la nature et à la limite de leur mandat, à la tenue des sessions d'un siècle, on est réduit aux conjectures. On sait seulement que la ligue avait deux centres, Worms pour les villes supérieures, Mayence pour les villes inférieures. Par la suite, la suprématie passa à Cologne, qui, dès le début, d'ailleurs, avait figuré au premier rang par son ancienneté, son opulence

berg, Hirschfeld, Lautersbourg, Marbourg, Mayence, Munster en Westphalie, Neustadt, Oppenheim, Reuss, Schlestadt, Spire, Strasbourg, Wimpfen, Weitzlar, Wesel, Worms et Zurich.

Plus de soixante autres villes de moindre importance s'y étaient également affiliées; mais ce qui donne encore une plus haute idée du rang qu'avait déjà conquis la bourgeoisie, c'est que les seigneurs et les évêques principaux eux-mêmes ne dédaignèrent pas de lui donner leur main. Moyennant quelques concessions, commandées par une habile politique, la ligue obtint le concours d'une partie de la noblesse. De ce nombre étaient les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trêves, les évêques de Bâle, de Fuld, de Metz et de Strasbourg, le duc de Bavière, la comtesse de Thuringe, les comtes de Duenen, de Leiningen, de Nieubourg, de Katzenellenbogen et les puissants seigneurs de Lunebourg, de Drachenfels et de Falkenstein. Au fait, impuissants qu'étaient les seigneurs à réprimer le brigandage qui dévorait leurs Etats, qu'avaient-ils de mieux à faire que de s'unir à une institution jeune, pleine de vie, qui pouvait tourner qu'à leur prospérité générale?

Le but que se proposait la ligue est révélé par ses actes : protéger ses membres contre toute oppression, de quelque part qu'elle vint; maintenir la paix publique; garantir la sécurité des routes terrestres, fluviales et maritimes; moraliser le commerce par une sage réglementation, et l'étendre jusqu'aux contrées les plus éloignées; conclure, à cet effet, des traités avec les princes étrangers, étendre sa protection sur ses associés en tous pays; juger les conflits des citoyens entre eux, des villes entre elles, et même des villes avec les Etats étrangers à la communauté; exercer, enfin, sans en prendre le prétexte, les fonctions d'un véritable gouvernement, voilà ce qu'osa concevoir un simple bourgeois, dont le nom est resté inconnu, et ce qu'osèrent de simples marchands, qui n'en ont rien fait, car l'archevêque de Mayence était son ennemi secret. Loin de là, cet empereur mal avisé fulmina contre les bourgeois, prononça la dissolution de la confédération rhénane, et saisit même cette occasion pour enlever aux cités le droit qu'elles avaient en jus- qu'aux rois de nommer leurs magistrats. Jamais chef d'Etat ne fut plus mal inspiré. Ce qu'il frappait, c'était ses amis les plus sûrs. Il dut le regretter plus tard, quand il vit s'élever contre lui tous les grands de l'empire, ameutés par les intrigues de la cour romaine, et les villes seules rester fidèles à sa mauvaise fortune.

Dans la catastrophe où s'abîma la dynastie des Hohenstaufen, la bourgeoisie seule sut une politique vraiment nationale. L'anarchie de douze ans (1246-1257), qui ébranla les fondements de l'empire, raffermi, au contraire, les libertés municipales en surexcitant l'énergie de la bourgeoisie. On vit alors des bourgeois orgueilleux prendre des décisions souveraines, armer les citoyens, construire des fortresses, lever des subsides, rendre des décrets et, mieux encore, les faire exécuter. Mais ce n'est pas tout. L'isolement des villes les aurait livrés sans défense aux vengeances des seigneurs. L'union les sauva. Les grandes communes italiennes leur avaient donné l'exemple. Le triomphe de la ligue lombarde, au siècle précédent, avait eu un grand retentissement. Mais, c'est ici qu'éclata la différence entre le génie tenace de l'Allemagne et le génie mobile de l'Italie, la ligue allemande fut plus serrée et revêtit un caractère plus durable que le premier. Après la victoire de Liesebano, les cités italiennes avaient commis l'irréparable faute de rompre leur alliance et de groyer les uns contre les autres. Leurs initiatives eurent le bon sens d'asseoir leur union sur des bases plus larges, d'imposer silence aux prétentions locales, d'instituer un tribunal supérieur et permanent pour étouffer ou juger les conflits, et enfin de persévérer, à chaque occasion, les needs qui les unissaient. Aussi, tandis que la ligue lombarde n'avait duré que neuf ans, la ligue hanséatique dura quatre siècles, et ne se rompit que lorsque les tendances à l'unité nationale eurent une meilleure constitution politique l'eurent rendue aussi impossible qu'elle était devenue inutile.

Nous venons d'indiquer les origines et les causes de la *Hanse*. Si, maintenant, l'on en cherche le berceau, on le trouvera un peu partout. Outre la confédération du Rhin, qui n'était qu'une ébauche, on avait déjà vu l'union de simples marchands, puis des corporations, et enfin l'exclusion de la mesure redoublée, surtout au temps prospère où le nom d'hanséate valait crédit et fortune, car elle pouvait entraîner la ruine des dissidents.

Quant à la constitution des assemblées, au nombre des députés, à la nature et à la limite de leur mandat, à la tenue des sessions d'un siècle, on est réduit aux conjectures. On sait seulement que la ligue avait deux centres, Worms pour les villes supérieures, Mayence pour les villes inférieures. Par la suite, la suprématie passa à Cologne, qui, dès le début, d'ailleurs, avait figuré au premier rang par son ancienneté, son opulence

berg, Hirschfeld, Lautersbourg, Marbourg, Mayence, Munster en Westphalie, Neustadt, Oppenheim, Reuss, Schlestadt, Spire, Strasbourg, Wimpfen, Weitzlar, Wesel, Worms et Zurich.

Plus de soixante autres villes de moindre importance s'y étaient également affiliées; mais ce qui donne encore une plus haute idée du rang qu'avait déjà conquis la bourgeoisie, c'est que les seigneurs et les évêques principaux eux-mêmes ne dédaignèrent pas de lui donner leur main. Moyennant quelques concessions, commandées par une habile politique, la ligue obtint le concours d'une partie de la noblesse. De ce nombre étaient les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trêves, les évêques de Bâle, de Fuld, de Metz et de Strasbourg, le duc de Bavière, la comtesse de Thuringe, les comtes de Duenen, de Leiningen, de Nieubourg, de Katzenellenbogen et les puissants seigneurs de Lunebourg, de Drachenfels et de Falkenstein. Au fait, impuissants qu'étaient les seigneurs à réprimer le brigandage qui dévorait leurs Etats, qu'avaient-ils de mieux à faire que de s'unir à une institution jeune, pleine de vie, qui pouvait tourner qu'à leur prospérité générale?

Le but que se proposait la ligue est révélé par ses actes : protéger ses membres contre toute oppression, de quelque part qu'elle vint; maintenir la paix publique; garantir la sécurité des routes terrestres, fluviales et maritimes; moraliser le commerce par une sage réglementation, et l'étendre jusqu'aux contrées les plus éloignées; conclure, à cet effet, des traités avec les princes étrangers, étendre sa protection sur ses associés en tous pays; juger les conflits des citoyens entre eux, des villes entre elles, et même des villes avec les Etats étrangers à la communauté; exercer, enfin, sans en prendre le prétexte, les fonctions d'un véritable gouvernement, voilà ce qu'osa concevoir un simple bourgeois, dont le nom est resté inconnu, et ce qu'osèrent de simples marchands, qui n'en ont rien fait, car l'archevêque de Mayence était son ennemi secret. Loin de là, cet empereur mal avisé fulmina contre les bourgeois, prononça la dissolution de la confédération rhénane, et saisit même cette occasion pour enlever aux cités le droit qu'elles avaient en jus- qu'aux rois de nommer leurs magistrats. Jamais chef d'Etat ne fut plus mal inspiré. Ce qu'il frappait, c'était ses amis les plus sûrs. Il dut le regretter plus tard, quand il vit s'élever contre lui tous les grands de l'empire, ameutés par les intrigues de la cour romaine, et les villes seules rester fidèles à sa mauvaise fortune.

Dans la catastrophe où s'abîma la dynastie des Hohenstaufen, la bourgeoisie seule sut une politique vraiment nationale. L'anarchie de douze ans (1246-1257), qui ébranla les fondements de l'empire, raffermi, au contraire, les libertés municipales en surexcitant l'énergie de la bourgeoisie. On vit alors des bourgeois orgueilleux prendre des décisions souveraines, armer les citoyens, construire des fortresses, lever des subsides, rendre des décrets et, mieux encore, les faire exécuter. Mais ce n'est pas tout. L'isolement des villes les aurait livrés sans défense aux vengeances des seigneurs. L'union les sauva. Les grandes communes italiennes leur avaient donné l'exemple. Le triomphe de la ligue lombarde, au siècle précédent, avait eu un grand retentissement. Mais, c'est ici qu'éclata la différence entre le génie tenace de l'Allemagne et le génie mobile de l'Italie, la ligue allemande fut plus serrée et revêtit un caractère plus durable que le premier. Après la victoire de Liesebano, les cités italiennes avaient commis l'irréparable faute de rompre leur alliance et de groyer les uns contre les autres. Leurs initiatives eurent le bon sens d'asseoir leur union sur des bases plus larges, d'imposer silence aux prétentions locales, d'instituer un tribunal supérieur et permanent pour étouffer ou juger les conflits, et enfin de persévérer, à chaque occasion, les needs qui les unissaient. Aussi, tandis que la ligue lombarde n'avait duré que neuf ans, la ligue hanséatique dura quatre siècles, et ne se rompit que lorsque les tendances à l'unité nationale eurent une meilleure constitution politique l'eurent rendue aussi impossible qu'elle était devenue inutile.

Nous venons d'indiquer les origines et les causes de la *Hanse*. Si, maintenant, l'on en cherche le berceau, on le trouvera un peu partout. Outre la confédération du Rhin, qui n'était qu'une ébauche, on avait déjà vu l'union de simples marchands, puis des corporations, et enfin l'exclusion de la mesure redoublée, surtout au temps prospère où le nom d'hanséate valait crédit et fortune, car elle pouvait entraîner la ruine des dissidents.

berg, Hirschfeld, Lautersbourg, Marbourg, Mayence, Munster en Westphalie, Neustadt, Oppenheim, Reuss, Schlestadt, Spire, Strasbourg, Wimpfen, Weitzlar, Wesel, Worms et Zurich.

Plus de soixante autres villes de moindre importance s'y étaient également affiliées; mais ce qui donne encore une plus haute idée du rang qu'avait déjà conquis la bourgeoisie, c'est que les seigneurs et les évêques principaux eux-mêmes ne dédaignèrent pas de lui donner leur main. Moyennant quelques concessions, commandées par une habile politique, la ligue obtint le concours d'une partie de la noblesse. De ce nombre étaient les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trêves, les évêques de Bâle, de Fuld, de Metz et de Strasbourg, le duc de Bavière, la comtesse de Thuringe, les comtes de Duenen, de Leiningen, de Nieubourg, de Katzenellenbogen et les puissants seigneurs de Lunebourg, de Drachenfels et de Falkenstein. Au fait, impuissants qu'étaient les seigneurs à réprimer le brigandage qui dévorait leurs Etats, qu'avaient-ils de mieux à faire que de s'unir à une institution jeune, pleine de vie, qui pouvait tourner qu'à leur prospérité générale?

Le but que se proposait la ligue est révélé par ses actes : protéger ses membres contre toute oppression, de quelque part qu'elle vint; maintenir la paix publique; garantir la sécurité des routes terrestres, fluviales et maritimes; moraliser le commerce par une sage réglementation, et l'étendre jusqu'aux contrées les plus éloignées; conclure, à cet effet, des traités avec les princes étrangers, étendre sa protection sur ses associés en tous pays; juger les conflits des citoyens entre eux, des villes entre elles, et même des villes avec les Etats étrangers à la communauté; exercer, enfin, sans en prendre le prétexte, les fonctions d'un véritable gouvernement, voilà ce qu'osa concevoir un simple bourgeois, dont le nom est resté inconnu, et ce qu'osèrent de simples marchands, qui n'en ont rien fait, car l'archevêque de Mayence était son ennemi secret. Loin de là, cet empereur mal avisé fulmina contre les bourgeois, prononça la dissolution de la confédération rhénane, et saisit même cette occasion pour enlever aux cités le droit qu'elles avaient en jus- qu'aux rois de nommer leurs magistrats. Jamais chef d'Etat ne fut plus mal inspiré. Ce qu'il frappait, c'était ses amis les plus sûrs. Il dut le regretter plus tard, quand il vit s'élever contre lui tous les grands de l'empire, ameutés par les intrigues de la cour romaine, et les villes seules rester fidèles à sa mauvaise fortune.

Dans la catastrophe où s'abîma la dynastie des Hohenstaufen, la bourgeoisie seule sut une politique vraiment nationale. L'anarchie de douze ans (1246-1257), qui ébranla les fondements de l'empire, raffermi, au contraire, les libertés municipales en surexcitant l'énergie de la bourgeoisie. On vit alors des bourgeois orgueilleux prendre des décisions souveraines, armer les citoyens, construire des fortresses, lever des subsides, rendre des décrets et, mieux encore, les faire exécuter. Mais ce n'est pas tout. L'isolement des villes les aurait livrés sans défense aux vengeances des seigneurs. L'union les sauva. Les grandes communes italiennes leur avaient donné l'exemple. Le triomphe de la ligue lombarde, au siècle précédent, avait eu un grand retentissement. Mais, c'est ici qu'éclata la différence entre le génie tenace de l'Allemagne et le génie mobile de l'Italie, la ligue allemande fut plus serrée et revêtit un caractère plus durable que le premier. Après la victoire de Liesebano, les cités italiennes avaient commis l'irréparable faute de rompre leur alliance et de groyer les uns contre les autres. Leurs initiatives eurent le bon sens d'asseoir leur union sur des bases plus larges, d'imposer silence aux prétentions locales, d'instituer un tribunal supérieur et permanent pour étouffer ou juger les conflits, et enfin de persévérer, à chaque occasion, les needs qui les unissaient. Aussi, tandis que la ligue lombarde n'avait duré que neuf ans, la ligue hanséatique dura quatre siècles, et ne se rompit que lorsque les tendances à l'unité nationale eurent une meilleure constitution politique l'eurent rendue aussi impossible qu'elle était devenue inutile.

Nous venons d'indiquer les origines et les causes de la *Hanse*. Si, maintenant, l'on en cherche le berceau, on le trouvera un peu partout. Outre la confédération du Rhin, qui n'était qu'une ébauche, on avait déjà vu l'union de simples marchands, puis des corporations, et enfin l'exclusion de la mesure redoublée, surtout au temps prospère où le nom d'hanséate valait crédit et fortune, car elle pouvait entraîner la ruine des dissidents.

berg, Hirschfeld, Lautersbourg, Marbourg, Mayence, Munster en Westphalie, Neustadt, Oppenheim, Reuss, Schlestadt, Spire, Strasbourg, Wimpfen, Weitzlar, Wesel, Worms et Zurich.

Plus de soixante autres villes de moindre importance s'y étaient également affiliées; mais ce qui donne encore une plus haute idée du rang qu'avait déjà conquis la bourgeoisie, c'est que les seigneurs et les évêques principaux eux-mêmes ne dédaignèrent pas de lui donner leur main. Moyennant quelques concessions, commandées par une habile politique, la ligue obtint le concours d'une partie de la noblesse. De ce nombre étaient les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trêves, les évêques de Bâle, de Fuld, de Metz et de Strasbourg, le duc de Bavière, la comtesse de Thuringe, les comtes de Duenen, de Leiningen, de Nieubourg, de Katzenellenbogen et les puissants seigneurs de Lunebourg, de Drachenfels et de Falkenstein. Au fait, impuissants qu'étaient les seigneurs à réprimer le brigandage qui dévorait leurs Etats, qu'avaient-ils de mieux à faire que de s'unir à une institution jeune, pleine de vie, qui pouvait tourner qu'à leur prospérité générale?

Le but que se proposait la ligue est révélé par ses actes : protéger ses membres contre toute oppression, de quelque part qu'elle vint; maintenir la paix publique; garantir la sécurité des routes terrestres, fluviales et maritimes; moraliser le commerce par une sage réglementation, et l'étendre jusqu'aux contrées les plus éloignées; conclure, à cet effet, des traités avec les princes étrangers, étendre sa protection sur ses associés en tous pays; juger les conflits des citoyens entre eux, des villes entre elles, et même des villes avec les Etats étrangers à la communauté; exercer, enfin, sans en prendre le prétexte, les fonctions d'un véritable gouvernement, voilà ce qu'osa concevoir un simple bourgeois, dont le nom est resté inconnu, et ce qu'osèrent de simples marchands, qui n'en ont rien fait, car l'archevêque de Mayence était son ennemi secret. Loin de là, cet empereur mal avisé fulmina contre les bourgeois, prononça la dissolution de la confédération rhénane, et saisit même cette occasion pour enlever aux cités le droit qu'elles avaient en jus- qu'aux rois de nommer leurs magistrats. Jamais chef d'Etat ne fut plus mal inspiré. Ce qu'il frappait, c'était ses amis les plus sûrs. Il dut le regretter plus tard, quand il vit s'élever contre lui tous les grands de l'empire, ameutés par les intrigues de la cour romaine, et les villes seules rester fidèles à sa mauvaise fortune.

Dans la catastrophe où s'abîma la dynastie des Hohenstaufen, la bourgeoisie seule sut une politique vraiment nationale. L'anarchie de douze ans (1246-1257), qui ébranla les fondements de l'empire, raffermi, au contraire, les libertés municipales en surexcitant l'énergie de la bourgeoisie. On vit alors des bourgeois orgueilleux prendre des décisions souveraines, armer les citoyens, construire des fortresses, lever des subsides, rendre des décrets et, mieux encore, les faire exécuter. Mais ce n'est pas tout. L'isolement des villes les aurait livrés sans défense aux vengeances des seigneurs. L'union les sauva. Les grandes communes italiennes leur avaient donné l'exemple. Le triomphe de la ligue lombarde, au siècle précédent, avait eu un grand retentissement. Mais, c'est ici qu'éclata la différence entre le génie tenace de l'Allemagne et le génie mobile de l'Italie, la ligue allemande fut plus serrée et revêtit un caractère plus durable que le premier. Après la victoire de Liesebano, les cités italiennes avaient commis l'irréparable faute de rompre leur alliance et de groyer les uns contre les autres. Leurs initiatives eurent le bon sens d'asseoir leur union sur des bases plus larges, d'imposer silence aux prétentions locales, d'instituer un tribunal supérieur et permanent pour étouffer ou juger les conflits, et enfin de persévérer, à chaque occasion, les needs qui les unissaient. Aussi, tandis que la ligue lombarde n'avait duré que neuf ans, la ligue hanséatique dura quatre siècles, et ne se rompit que lorsque les tendances à l'unité nationale eurent une meilleure constitution politique l'eurent rendue aussi impossible qu'elle était devenue inutile.

Nous venons d'indiquer les origines et les causes de la *Hanse*. Si, maintenant, l'on en cherche le berceau, on le trouvera un peu partout. Outre la confédération du Rhin, qui n'était qu'une ébauche, on avait déjà vu l'union de simples marchands, puis des corporations, et enfin l'exclusion de la mesure redoublée, surtout au temps prospère où le nom d'hanséate valait crédit et fortune, car elle pouvait entraîner la ruine des dissidents.

berg, Hirschfeld, Lautersbourg, Marbourg, Mayence, Munster en Westphalie, Neustadt, Oppenheim, Reuss, Schlestadt, Spire, Strasbourg, Wimpfen, Weitzlar, Wesel, Worms et Zurich.

Plus de soixante autres villes de moindre importance s'y étaient également affiliées; mais ce qui donne encore une plus haute idée du rang qu'avait déjà conquis la bourgeoisie, c'est que les seigneurs et les évêques principaux eux-mêmes ne dédaignèrent pas de lui donner leur main. Moyennant quelques concessions, commandées par une habile politique, la ligue obtint le concours d'une partie de la noblesse. De ce nombre étaient les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trêves, les évêques de Bâle, de Fuld, de Metz et de Strasbourg, le duc de Bavière, la comtesse de Thuringe, les comtes de Duenen, de Leiningen, de Nieubourg, de Katzenellenbogen et les puissants seigneurs de Lunebourg, de Drachenfels et de Falkenstein. Au fait, impuissants qu'étaient les seigneurs à réprimer le brigandage qui dévorait leurs Etats, qu'avaient-ils de mieux à faire que de s'unir à une institution jeune, pleine de vie, qui pouvait tourner qu'à leur prospérité générale?

Le but que se proposait la ligue est révélé par ses actes : protéger ses membres contre toute oppression, de quelque part qu'elle vint; maintenir la paix publique; garantir la sécurité des routes terrestres, fluv